

—Le million ? répéta étonné le brigadier.

—Oui, le million qu'il m'a pris dans mon sac de voyage.

L'agent de la force publique regarda Jacques Matrain d'un air qui semblait dire : " Je crois, effectivement, qu'il perd la tête. "

Pierre, comprenant ce jeu de physionomie, repartit aussitôt :

—Puisque je vous dis qu'il est fou.

Jacques ne tenait plus en place ; n'écoulant que sa fureur, arrivé au paroxysme, il bouscula et frappa à coups redoublés tous ceux qui se trouvaient sous sa main, les voisins, les agents ; le brigadier, lui-même, reçut un formidable coup de poing en pleine figure et eut son habit déchiré.

C'en était trop, enfin ; il n'y avait plus à parlementer avec ce forcené.

—Emparez-vous de cet homme, coûte que coûte, dit le brigadier aux agents, et conduisez-le en prison ; il apprendra à ses dépens ce qu'il en coûte de résister à la loi et d'assommer ceux qui sont chargés de la faire respecter.

Les trois agents se jetèrent sur Jacques Matrain. Pendant cinq minutes, ce fut une lutte nouvelle et plus ardente que jamais ; la fureur décuplait les forces du brocanteur ; les agents avaient le visage ensanglanté.

Malgré tout, ils se rendirent maître de cet enragé, le ficelèrent de manière à ne lui laisser aucune liberté de se mouvoir, et la charrette à bras, dans laquelle il transportait les meubles d'occasion qu'il achetait ou vendait, servit à le conduire jusqu'à la prison de la ville.

Mme Matrain, rentrant chez elle quelques instants après, fut mise au courant de la scène scandaleuse qui finissait et resta seule gardienne du logis.

Procès-verbal fut dressé, le soir même, par le brigadier, et l'arrestation de Jacques Matrain maintenue. Depuis trop longtemps déjà, les agents de la force publique avaient eu à souffrir des violences de ceux qu'ils avaient mission d'arrêter ; il était temps que la rébellion prit fin ; il fallait un exemple ; le brocanteur en servirait.

Pierre Matrain fit mander chez lui sa belle-sœur. A peine remis de son émotion, mais la figure enflée démesurément et y voyant à peine, il voulait lui raconter à sa façon la querelle dont s'entretenait tout le quartier.

—En voilà une affaire, s'écria la femme de Jacques, encore tout effarée ; qu'avez-vous donc pu avoir ensemble ?

—Mon frère est perdu fou, fou à lier, repartit le serrurier.

—C'est impossible.

—C'est la vérité.

—Comment, dimanche, vous étiez les meilleurs amis du monde et aujourd'hui vous vous assassinez ?

—Ce n'est pas moi qui suis l'assassin en tous cas, vous n'avez qu'à me regarder pour en avoir la preuve.

—Enfin, qu'y a-t-il eu entre vous ?

—N'ayant pas vu Jacques depuis notre dîner, ici, je suis allé, ce soir, pour lui serrer la main et prendre de ses nouvelles. Les premiers instants de notre entrevue n'ont rien présenté d'extraordinaire ; il m'a offert un verre de bière que j'ai accepté ; puis, tout à coup, il s'est levé et m'a tenu les propos les plus incohérents.

—Quels propos ?

—Il prétend que je lui ai volé un million.

—Seigneur Jésus !... un million !...

—Cui, je lui ai dérobé un million, il ne sort pas de là.

—Est-ce que nous avons jamais eu une somme pareille en notre possession.

—Il paraît.

—Où cela ?

—Dans un sac de voyage.

—Vous dites ?

—Un sac de voyage, celui du Prussien, qu'il me prêta il y a un an, lorsque j'allai à Paris.

—Bonté du ciel !... le pauvre homme n'a plus sa tête.

—C'est ce que je vous répète. A l'entendre, ce million était entre le cuir et la doublure.

La femme de Jacques Matrain, malgré l'envie qu'elle avait de pleurer, ne put s'empêcher de sourire.

—Non, c'est impossible, reprit-elle, tout cela est une mauvaise farce que vous inventez.

—Je n'invente rien ; je dois même ajouter que Jacques m'a réclamé cinq cent mille francs pour sa part, et que, sur mon refus, naturellement, de les lui donner, il m'a pris au collet, comme un furibond, m'a battu comme plâtre et m'aurait étranglé si la police n'était venue à mon secours.

—Nous voilà dans un fameux pétrin, soupira la belle-sœur du serrurier ; qui a pu provoquer cette démente passagère chez Jacques ? jamais je n'ai remarqué rien de pareil dans ses actes ou dans ses paroles.

—La chance qui, depuis quelque temps, me poursuit dans mes entreprises, me paraît lui chiffonner singulièrement l'esprit.

—C'est vrai.

—Plusieurs fois, il m'a lancé des mots aigre-doux, qui me donnaient le droit de supposer qu'il nourrissait une certaine jalousie à mon égard.

—Ça, je l'avoue.

—Eh bien, que faut-il de plus ? Cette idée s'est ancrée dans sa tête, son imagination lui a donné des proportions gigantesques. Où il y avait quelques milliers de francs, il a entrevu un million : le raisonnement faisant place à l'hallucination, cette dernière lui a montré, non le travail accompli, mais un sac de voyage, et Amiens compte un insensé de plus.

—Vous m'effrayez.

—La perspective est sombre, je le reconnais.

—La nuit va le calmer, peut-être, et demain, quand il sortira de prison, espérons qu'il aura tout son bon sens.

—Sortir demain, y pensez-vous ?

—Pourquoi non ? Est-ce que vous voulez porter plainte contre lui ?

—Il le mériterait ; mais je m'en garderai bien. Le rapport du brigadier le charge assez sans que je vienne à la rescousse.

—Comment, il y a un rapport de la gendarmerie ?

—Circonstancié, ne vous en déplaise : rébellion à la force armée, tapage, coups et blessures aux agents, injures, sévices graves. Tenez-vous pour satisfaite s'il n'en attrape que pour six mois...

—De prison ?...

—Sans doute.

—Allons donc, vous voulez m'épouvanter !

—Si vous ne me croyez pas, allez aux informations.

—Que voulez-vous que je devienne, alors ?

—Quand il s'absente, est-ce que vous ne faites pas marcher le commerce comme s'il était là ?

—Il ne s'est jamais absenté six mois. Et puis, je n'ai pas d'argent mignon ; dans huit jours j'aurai à payer le terme de location, comment ferai-je ?

Une pensée machiavélique traversa l'esprit de Pierre Matrain :

—Voyons, reprit-il, en adoucissant le ton de sa voix, avez-vous confiance en moi, et contrairement à votre mari, croyez-vous que je sois meilleur qu'il ne le dit.

—Je n'ai jamais eu à me plaindre de vous.

—Eh bien, je paierai votre terme ; si même, ce que je crains, Jacques subit une condamnation et reste éloigné quelque temps de sa maison, vous prendrez vos repas ici, et je pourvoirai, autant que je le pourrai, à vos besoins.

Mme Matrain demeura dix secondes sans répondre, tant son étonnement était grand.

Faisant un pas vers son beau-frère, elle lui prit la main et la serrant avec force :

—Oh ! merci, dit-elle, merci, vous êtes bon...

—Quand vous verrez Jacques, vous lui direz comment je me venge.

—J'y vais de ce pas, et certainement oui, je lui raconterai votre générosité.

—Si vous voulez m'en croire, n'y allez que demain ; d'ailleurs, je ne sais s'il vous serait permis, à l'heure où nous sommes, d'être admis près de lui ; puis il est toujours sous le coup de sa lubie, de son million. Laissez-le dormir cette nuit ; demain, peut-être, il y aura quelque amélioration dans son état d'esprit, et une certaine clairvoyance dans ses idées.

—Il faut l'espérer.

—N'en doutez pas, il va vous parler de son sac allemand, de ma trouvaille, de mon voyage à Paris, que sais-je ?

—Qu'il s'en avise, il sera bien reçu.

—Que lui direz-vous ?

—Qu'il n'a pas le sens commun ; que sa pauvre cervelle est malade et qu'il nous laisse tranquille avec ses sottises.

—Maintenant, il pourrait se faire que vous fussiez appelée à donner votre avis à l'autorité, au sujet de ce prétendu million ; dans l'intérêt même de votre mari, je vous engage à dire la vérité. Si vous paraissiez croire que Jacques a jamais eu cette somme en sa possession, vous aggravez son cas ; dame Justice lui demandera de quel droit il n'a jamais parlé de ce sac de voyage qui, par le fait, ne lui appartient pas, mais à un ennemi de la patrie, et devient alors la propriété de la nation ; si, au contraire, vous laissez entendre à ses juges que le malheureux a un dérangement cérébral, et que la fortune dont il parle n'existe que dans son imagination troublée, vous lui rendez le plus grand des services. Que peut-on faire à un insensé ? Un procès ? Ce serait peine perdue. D'un seul coup, l'accusation tombe d'elle-même ; les injures aux agents, les vêtements déchirés, les sévices au brigadier et à ses hommes, tout cela devient bagatelle et la poursuite est abandonnée ; vous comprenez ?

(A suivre.)